

LES CHRÉTIENS D'AUJOURD'HUI ET LA BIBLE

Sylvain Romerowski

On m'a demandé, entre autres, de rendre compte des thèses de David Wells qui est un observateur de la culture américaine et du monde évangélique aux E-U. Ses livres ont paru à partir de la fin des années 80. Ce qu'il y décrit n'est pas sans pertinence pour nos milieux européens francophones actuels. Sa thèse principale est la suivante : les Églises évangéliques ont une confession de foi bien évangélique, mais celle-ci ne joue souvent aucun rôle, ou qu'un rôle marginal, pour façonner la pensée des chrétiens et la pratique des Églises. Il est impossible de rendre compte de la manière dont il étaye sa thèse dans le temps imparti ici. Je l'ai fait dans un autre cadre. Mais je vais m'inspirer de ses travaux en ciblant davantage le propos sur le rapport des chrétiens et des Églises à l'Écriture, puisque tel est notre sujet ce soir. Je procéderai par touches successives.

Les confessions de foi évangéliques affirment que la Bible est la Parole de Dieu, pleinement vraie, infaillible, certaines disent : inerrantes. Personnellement, je ne vois pas de différence entre les deux termes infaillibilité et inerrance : un texte infaillible est par définition un texte qui ne contient pas d'erreur. Nos confessions de foi affirment encore que la Bible, en tant que Parole divine, possède une pleine et entière autorité, qu'elle est la seule autorité absolue en matière de doctrine et de pratique.

Le croyons-nous vraiment ? Si l'on regarde du côté des théologiens, on constate que certains au sein du mouvement évangélique, ou qui se présentent comme évangéliques, aux E-U ou en Europe, n'adhèrent pas pleinement à cet article de foi. Nos pays francophones n'échappent peut-être pas à ce danger. Plus fréquemment, il arrive que, sans remettre cette confession de foi en question, on n'en tire pas les conséquences pour la manière dont on se livre aux études bibliques au niveau académique : la pression académique et le désir d'être accepté par des pairs non évangéliques fait qu'on risque de céder aux sirènes de certaines thèses de théologiens critiques de la Bible. Par exemple en ne prenant pas en compte la manière dont certains écrits bibliques se présentent, ou encore en laissant de côté le principe de l'analogie de la foi et en interprétant des textes particuliers sans souci de la cohérence générale de l'Écriture et de l'accord de son interprétation avec l'ensemble de la révélation biblique.

Mais ne parlons pas davantage des théologiens. Nos Églises ont un article sur la Bible dans leur confession de foi. L'enseignent-elles ? À la suite d'une session de Formapré sur la doctrine de l'Écriture, une personne est venue me trouver. Cette personne, bac + 5, était convertie et membre d'une Église bien évangélique depuis une dizaine d'années. Elle m'a dit : « Je n'avais jamais entendu auparavant que la Bible est sans erreur ». On peut se demander quelle est la conception que les membres de nos Églises ont de la Bible...

Il y a quelques années, une enquête révélait que les Français passent en moyenne 2 h 00 à 2 h 30 par jour devant la Télévision. Depuis, les chaînes se sont multipliées, et il faut compter aussi avec le temps passé à surfer sur le net. Combien de temps les chrétiens passent-ils à lire, étudier et méditer la Bible ? Or les media sont de formidables instruments de manipulation des masses. Les membres de nos Églises n'échappent pas à leur influence. Sont-ce les media ou la Bible qui façonne leur pensée et leur mentalité ? Les chrétiens ont-ils encore une pratique régulière de la lecture et de la méditation des Écritures ?

Et que se passe-t-il en Église ? Il m'est arrivé d'assister à un culte au cours duquel la Bible n'a pas été lue une seule fois.

À l'époque du Nouveau Testament, on passait du temps, lors des réunions des communautés chrétiennes, à lire les Écritures et les lettres apostoliques disponibles. Les livres coûtaient fort cher et chaque chrétien ne possédait pas sa Bible. D'ailleurs, il est probable que nombre d'entre eux ne savaient pas lire. C'est pourquoi Paul écrit à Timothée : *Consacre toi à la lecture publique des Écritures* (1 Tm 4.13). Il serait sans doute bon que nous reprenions cette pratique de lecture suivie de portions de livres bibliques dans nos réunions d'Église.

Que faisons-nous de la Bible dans nos foyers ? Y a-t-il encore un culte de famille régulier quotidien, ou au moins plusieurs fois par semaine, dans les foyers chrétiens, au cours duquel on lit la Bible et on prie en famille. ? Voir Deutéronome 6.5-7. L'enseignement de la Bible aux enfants relève en priorité de la responsabilité des parents. L'école du dimanche, c'est très bien. Mais les parents ne devraient pas se décharger de leur responsabilité sur l'école du dimanche car c'est insuffisant. Le texte du Deutéronome recommande d'ailleurs quelque chose que ne peut pas faire l'école du dimanche : un enseignement en situation. Le pasteur Bror Jens Berge avait l'habitude, lorsque ses enfants lui posaient des questions sur la vie, ou des questions de société, de répondre : « Va me chercher ma Bible ». Il voulait montrer à ses enfants que la Bible a quelque chose à dire sur tout ce qui fait notre vie, et leur montrer comment on trouve des réponses dans la Bible. Savons-nous montrer à nos enfants que nos manières de penser, nos choix de vie, nos décisions dans tous les domaines repose sur l'enseignement biblique ?

Lire la Bible sur papier ou sur écran ? Une étude a été réalisée avec deux groupes de personnes qui devaient lire une nouvelle, un groupe sur papier, un autre sur écran. Il est apparu que les personnes qui avaient lu le récit sur écran avaient du mal à restituer ensuite la chronologie des événements, tandis que celles qui l'avaient lu sur papier en étaient davantage capables. Et cela s'explique : lorsqu'on lit sur papier, on tourne les pages, les bras et les mains participent ainsi à la lecture et les mouvements corporels contribuent à l'assimilation de la chronologie des événements relatés. Je crains que des jeunes qui ne lisent la Bible que sur leur téléphone perdent le sens de la chronologie des événements et de leurs liens entre eux.

David Wells souligne le caractère individualiste de l'homme moderne. Plus encore, cet homme baigne dans la culture du moi, centrée sur le moi. Il considère qu'il n'a de compte à rendre qu'à lui-même, qu'il est seul à savoir ce qui lui convient et seul à décider ce qui est bon pour lui. D'où une aversion pour l'autorité quelle qu'elle soit. L'homme moderne est en quête d'épanouissement personnel et cela passe par la quête d'expériences en tous genres. Il est à la remorque de son ressenti. L'expérience intérieure a une importance particulière.

L'homme moderne refuse l'idée d'une vérité absolue, universelle, et revendique la liberté de n'avoir aucune conviction établie. La personnalité moderne s'organise sur le principe de ce refus des convictions établies et de la liberté de suivre les instincts produits par le moi.

L'homme moderne n'a aucun intérêt pour les questions ultimes, pour la quête d'un sens en dehors du moi. Seul compte ce qui peut être expérimenté. C'est dans le moi, à l'intérieur de soi, qu'un sens peut être découvert. D'où la préoccupation pour l'expérience intérieure, autrement dit le ressenti.

Et cela déteint sur les évangéliques. Si le moi est au centre, la norme est ce qui me convient. L'autorité, c'est moi et mon ressenti. Ce qui compte est : que je me sente bien,

que j'ai de bonnes émotions, une bonne image de moi et que je fasse de bonnes expériences. Un responsable d'Église m'a déclaré une fois : « Ce qui compte pour moi dans un culte, c'est que les participants s'y sentent bien ».

Ainsi, on va définir Dieu ou Jésus, s'en faire une idée, en fonction de son expérience intérieure, de son ressenti. On recherche l'expérience intérieure, plutôt que le Dieu qui s'est révélé dans la Bible. En témoignent divers chants que l'on chante habituellement au culte dans nos milieux. On se forge un Dieu en fonction de son ressenti.

L'autorité de l'Écriture en prend un coup. On grappille ce que l'on veut dans la Bible, ce qui donne un bon ressenti. Combien de fois n'ai-je pas entendu de la part de membres de nos Églises : « La Bible, on peut lui faire dire ce que l'on veut », pour justifier de ne pas prêter attention à tel enseignement biblique ou pour justifier l'absence d'effort pour rechercher ce que tel texte veut réellement dire. C'est moi qui décide ce que je prend ou ce que je comprend de la Bible, sans faire l'effort de rechercher réellement le sens des textes.

Il faut dire que les prédicateurs ne donnent pas toujours l'exemple. Ainsi, il arrive qu'on passe facilement du texte biblique à des leçons spirituelles, certes édifiantes, mais qui n'ont pas grand-chose à voir avec le texte.

Wells écrit encore : le travail de l'intelligence n'a pas de place dans la culture ambiante et tend à disparaître de nos Églises. Ce qui compte n'est plus la vérité objective de l'enseignement biblique, mais l'efficacité de l'expérience subjective. La réalité doit être ressentie, et non plus appréhendée de manière cognitive.

La recherche de l'épanouissement personnel prend la place de la sainteté. Ce qui est valorisé, ce n'est plus la formation d'un caractère conforme à l'enseignement biblique, mais un bon ressenti personnel. Wells note que, dans les publications évangéliques, l'accent sur la subjectivité et la vénération du moi se manifeste par la quête de la compréhension de soi et de l'épanouissement personnel. Lorsque c'est le moi qui définit ce qui importe dans la foi chrétienne, le bien et le mal se réduisent à la présence ou à l'absence d'un sentiment de bien-être. Et l'on va chercher dans la Bible ce qui peut favoriser l'épanouissement personnel et le sentiment de bien-être. On ne sait plus penser chaque aspect de la vie en fonction de Dieu et construire une conduite conforme à l'Écriture dans tous les domaines de sa vie.

La Bible finit par se réduire à un réservoir de symboles pour interpréter l'expérience intérieure. Au fond, ce n'est plus la Bible qui oriente l'expérience, mais l'expérience qui se sert du langage biblique pour s'exprimer. On utilise la Bible ; cela ne veut pas dire qu'on l'écoute.

Un journal qui se présentait comme évangélique a publié un numéro ayant pour sujet les approches de la Bible. Dans l'un des articles, l'auteur notait que les nouvelles générations n'ont pas une approche analytique de la Bible, parce que cela n'est plus en phase avec la culture actuelle. La démarche aujourd'hui, une démarche qu'il recommandait avec approbation, consiste à écouter son ressenti face au texte. Ainsi dirai-je, la Bible devient un catalyseur des émotions du lecteur, qui se sert de la Bible pour, en fin de compte, s'écouter lui-même. On utilise la Bible ; cela ne veut pas dire qu'on se met à son écoute.

Dans nos Églises maintenant, est-ce que nous faisons de la Bible ce que la Bible dit que nous devrions en faire ?

Voir 1 Timothée 4.13, 16 et 2 Timothée 3.14-4.3a

H. Marshall, spécialiste évangélique du NT, a écrit un article sur le contenu des réunions dans l'Église primitive. Sa conclusion était qu'à côté de la célébration de la cène,

l'enseignement occupait la plus grande part. Quelle place tient l'enseignement dans nos Églises ? Et quel enseignement ?

En Hébreux 5.11-14, l'auteur reproche à ses lecteurs de se contenter de lait au lieu d'assimiler de la viande en matière d'enseignement biblique. Donnons-nous de la viande aux membres de nos Églises ? Donner de la viande exige certaines conditions.

Voir ce que Paul écrit à Timothée à ce propos en 2 Timothée 2.15. Or Timothée était aux côtés de Paul depuis des années et avait ainsi été exposé à l'enseignement de l'apôtre. Peut-on rêver meilleure formation théologique ? Mais Paul ne l'encourage pas à se reposer sur cet acquis. Il lui demande de prendre grand soin de transmettre correctement la Parole de vérité. Et pour cela, Timothée doit fournir du travail (« en ouvrier », « ouvrage »), et donc produire des efforts (« efforce-toi »). Transmettre correctement la Parole demande aussi de l'expérience qui ne s'acquiert pas en un jour (« qui a fait ses preuves »). Et c'est pourquoi par ailleurs, Paul recommande que ceux qui enseignent reçoivent un double salaire (1 Tm 5.17), certainement pour qu'ils soient dégagés de la nécessité de subvenir aux besoins de leur famille pour consacrer du temps à l'étude et à la préparation de leur enseignement.

Le NT recommande ainsi pour les Églises un enseignement biblique solide, consistant, apporté par des personnes ayant une bonne formation et qui consacrent du temps à l'étude et à la préparation de leur enseignement, et donc qui sont payées pour cela.

Lorsque l'enseignement apporté par le pasteur formé se réduit, pour la plupart des membres de l'Église, à 20 ou 25 minutes le dimanche, voire même un dimanche sur 2, on est loin des recommandations de l'apôtre Paul.

Y a-t-il encore des études bibliques dignes de ce nom dans nos Églises ? Si j'en crois ce que Paul écrit à Timothée, l'étude biblique est la responsabilité du pasteur ou de personnes bien formées qui consacrent du temps à l'étude et à la préparation. Or bien souvent, on a remplacé l'étude biblique assurée par une personne compétente et qui consacre du temps à la préparation, par les groupes de maison qui sont aujourd'hui à la mode. Ces groupes de maison sont très bien, tant qu'ils ne remplacent pas l'étude biblique. Mais s'ils prennent la place de l'étude biblique..., alors nous ne faisons pas avec la Bible ce que la Bible dit qu'il faudrait faire.

Bien souvent, ce qui se passe, c'est que ceux qui prennent en charge le groupe de quartier ne font pas fonction d'enseignants, car ils ne sont pas formés pour cela et n'ont pas le temps d'étudier en vue d'apporter un enseignement consistant, mais ils font simplement fonction d'animateurs qui vont faire parler les gens sur le texte.

C'est en phase avec la culture. David Wells note qu'un trait caractéristique de nos sociétés occidentales modernes est la démocratie. En démocratie, les idées n'ont pas de valeur intrinsèque. Les gens ont le droit de conférer leur légitimité aux idées. C'est la majorité qui décide. Dans l'Église, il en résulte que la foi évangélique se trouve souvent corrompue par la culture populaire. On écoute le peuple de l'Église, on suit ses désirs, au lieu de se demander ce que l'Écriture enseigne que Dieu attend de nous.

En démocratie, le vote de chaque individu a le même poids. Dans la foi démocratisée du monde évangélique, les intuitions de chacun ont la même valeur. On confond la *possibilité* de tous d'accéder à la vérité, avec la *possession* commune de la vérité. Si les intuitions de chacun sur Dieu et sur la vie sont mises sur le même plan, alors on considère qu'elles ont toutes la même validité, qu'elles sont toutes également vraies, ou utiles. Et donc il devient malvenu de suggérer que les intuitions de quelqu'un ne sont pas vraies ou valides.

Et donc dans les groupes de maison conduits par un animateur, on cherche à donner la parole au plus grand nombre. « Il faut que la parole circule » comme dit le slogan. Et il

faut surtout éviter de dire à quelqu'un qu'il ne respecte pas le sens du texte. Sinon les participants n'oseront plus s'exprimer. Et chacun y va de sa petite idée, de son ressenti ou de son expérience, sans que personne ait réellement étudié et analysé le texte.

Après tout, que demande le peuple évangélique aujourd'hui ? Baignant dans la société de consommation, il demande de pouvoir consommer de la Bible sans avoir trop à réfléchir, de pouvoir exprimer ses intuitions, de pouvoir consommer des expériences et des relations. D'où le peu d'enseignement dans nos milieux. Bien des gens dans nos Églises sont réfractaires à l'enseignement solide et nourri (cf. 2 Tm 4.3-4). Cela est d'autant plus surprenant, et inquiétant, que nous avons dans nos Églises de nombreuses personnes qui font ou ont fait des études, parfois de manière poussée, mais qui ne pensent pas leur foi. Qui ne pensent pas à la lumière de l'Écriture la manière d'éduquer leurs enfants, la matière qui fait l'objet de leurs études, la manière de vivre leur vie professionnelle, les problèmes de société, etc. Avec pour conséquences qu'elles assimilent simplement les modes de pensée de la société ambiante, bombardées comme nous le sommes par les média.

Paul ne disait-il pas : « Je ne cherche pas à plaire aux hommes » ? David Wells note que peu d'Églises évangéliques voudraient de l'apôtre Paul comme leur pasteur de nos jours. Voilà ce qu'il écrit à ce propos : « À en juger par les brefs résumés que nous avons de ses prédications, Paul n'avait aucune inclination à raconter de petites histoires pour faire rire l'auditoire. Et il avait apparemment l'habitude de faire durer ses discours bien au-delà des 20 minutes auxquelles beaucoup d'Églises aujourd'hui voudraient le limiter. Sa prédication encourrait le reproche de manquer sérieusement de pertinence à cause de son approche doctrinale, si peu en phase avec les habitudes modernes. »

« Il y a un lien étroit », écrit encore Wells, « entre la capacité de vivre comme une personne ayant un caractère moral, et la capacité à entretenir une théologie substantielle qui présente une force morale. Mais lorsque la voie d'accès à la réalité est l'expérience subjective plutôt que la pensée objective, la théologie est absente. Lorsque c'est le moi qui définit ce qui importe dans la foi chrétienne, le bien et le mal se réduisent à la présence ou à l'absence d'un sentiment de bien-être. On ne sait plus penser chaque aspect de la vie en fonction de Dieu et construire une conduite conforme à l'Écriture dans tous les domaines de sa vie. Sans théologie, il ne reste que des symboles pour interpréter l'expérience intérieure. »

(Si je comprend bien ce que dit Wells, ce n'est plus la Bible qui interprète l'expérience, mais l'expérience qui se sert du langage biblique pour s'exprimer).

D. Wells observe encore la présence d'un facteur qui explique la négligence de l'enseignement des membres de l'Église : la tendance à réduire le rôle de l'Église à l'évangélisation. Il ne s'agit pas de remettre en cause l'évangélisation. C'est bien une mission de l'Église. Mais il est frappant de constater qu'il y a bien plus de recommandations dans les épîtres concernant la nécessité de l'enseignement dans l'Église que d'exhortations à l'évangélisation. Or certaines Églises conçoivent tout en fonction de l'évangélisation. Les cultes par exemple. Mais est-ce la raison d'être biblique des cultes ? Et évidemment, on privilégie la convivialité, donc les petits groupes, au détriment d'un enseignement de qualité des croyants. Ou encore, dès qu'une jeune Église atteint le stade où elle pourrait payer quelqu'un pour l'enseigner, elle essaime plutôt que d'embaucher un pasteur. Il en résulte un affaiblissement et une fragilisation des Églises.

Ce que l'on nomme louange prend de plus en plus de place dans les cultes, tandis que le temps consacré à la lecture de la Bible et à son exposition tend à se réduire. La Bible fait-elle autorité pour ce que nous chantons ? Je dois dire qu'il m'arrive fréquemment, lors

de cultes, de ne pas pouvoir chanter un, voire deux, voire davantage encore de chants au cours du moment dit de louange, tout simplement parce que les paroles sont en désaccord avec l'enseignement biblique. Et ce n'est pas anodin. Un livre a paru en anglais dont le titre est : « Vous êtes ce que vous chantez ». Car les chants, parce qu'on les répète régulièrement, imprègnent les esprits bien davantage que les prédications. Et certains chants impriment dans les esprits des conceptions erronées de Dieu, ou de la relation avec Dieu, ou de la vie chrétienne. Je ne suis pas en train de dire qu'il ne faudrait chanter que des textes bibliques, comme ceux qui, par exemple, n'autorisent à chanter que des psaumes. Mais que les responsables d'Église ont à veiller à ce que les paroles des chants qui sont chantés au culte soient justes et vraies, en accord avec les Écritures.

Nous nous réclamons de la Bible, nous la citons, nous employons des formules bibliques, mais nous nous illusionnons si nous croyons que cela suffit pour avoir une pensée conforme à l'enseignement biblique, une vision du monde biblique, une pratique biblique.

Où va le monde évangélique aujourd'hui ? D. Wells indique que les tendances qu'il y repère sont celles qui ont mené le protestantisme au libéralisme. Avec une différence cependant. Le libéralisme était une sortie par le haut, tandis que le monde évangélique est en train de sortir par le bas. Les libéraux ont voulu s'adapter à la haute culture moderne, au rationalisme, aux modes des communautés scientifiques et philosophiques ; le mouvement évangélique s'adapte à la basse culture moderne.

Sans doute ne faut-il pas généraliser son propos. Suivant les Églises et les personnes, ce qu'il dit correspond sans doute dans une plus ou moins grande mesure à la réalité. À chacun de juger, pour lui-même et pour l'Église dont il fait partie...

Une autre voix a tiré le signal d'alarme. Henri Blocher m'a prêté un livre qui s'intitule *Reforming or Conforming* et qui traite des évangéliques post-conservateurs et de l'Église émergente. Il a attiré mon attention sur une affirmation de l'un des auteurs. Je cite : « Depuis quelques décennies apparaissent des signes indiquant que ce qui se nomme mouvement évangélique s'est engagé sur une voie qui le mène lentement à une mort certaine »¹.

D. Wells appelle à une réforme et l'on peut lui emboîter le pas en appelant à une réforme qui redonne à la Bible sa place dans notre vie chrétienne, notre vie de famille, notre vie d'Église.

¹ There are, and have been for at least a couple of decades now, signs that what has come to be known as « evangelicalism », has been dying a slow but certain death (Gary L.W. Johnson & Ronald N. Gleason, eds., *Reforming or Conforming? Post-Conservative Evangelicals and the Emerging Church*, Crossway, 2008, p. 166).